Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 50 (1912)
Heft: 16

Artikel: Opéra
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-208628

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dragées, bonbons, noix et noisettes pleuvent sur elle et sur l'assistance. En Chablais, après la cérémonie à l'église, tout le cortège, mais plus spécialement les jeunes époux, sont assaillis d'une pluie abondante de froment. Il est évident que ces apersions constituent un rite de fécondation du type le plus simple et le plus universel. Ce qui prouve, d'ailleurs, que tel est bien son sens local, c'est: 1° la fête agraire des *Alouyes*, ou noisettes, dont le but est d'assurer la fécondité de la nature et qui comporte ce rite d'aspersion; 2° l'application du rite des *Alouyes* lorsque la nouvelle mariée reste stérile. Verneilh notait déjà: « Ailleurs, c'est une poignée de blé que la belle-mère jette sur la tête de la mariée lorsqu'elle entre dans la maison, comme signe et présage d'abondance; puis le premier dimanche du carême suivant, appelé *Dimanche des Bugnes* ou beignets, les enfants du village vont faire visite à la nouvelle épouse; celle-ci leur donne des noix, des noisettes, des bugnes; cet usage s'observe plus particulièrement dans l'arrondissement d'Annecy. Dans les villes, les enfants se rassemblent devant la maison de la mariée, criant: « *Allouya, madame est grosse* » et on leur jette par la fenêtre les petits cadeaux d'usage ». De nos jours la rimaille des *Allouyes* est criée d'une manière générale à tous les ménages sans enfants.

Le sens de ce rite comme rite de fécondation ne saurait être contesté dans les circonstances données. C'est les *catakhysmata* des Grecs. Quand la fiancée grecque passait le seuil de la maison de son époux, elle était conduite avec lui auprès du foyer domestique et aspergée de dattes, de figues, de noix et noisettes, de petites monnaies, etc.; l'aspersion de noix était également en usage chez les Romains comme rite de mariage. Mais ce ne serait pas une raison pour regarder le rite savoyard des aspersions comme un emprunt aux Romains ou comme une survivance de l'époque romaine, car des auteurs en ont montré la diffusion universelle.

Or Samter ayant retrouvé ce même rite des aspersions dans d'autres cycles cérémoniels grecs, par exemple lors de l'entrée dans la famille d'un nouvel esclave et de l'arrivée dans la ville d'un ambassadeur, arrive à la conclusion qu'elles furent destinées à propitier les divinités familiales en premier lieu, puis les divinités du sol, puis les divinités chtoniennes et, comme dernier aboutissement de l'évolution, les divinités fécondatrices.

Cela montre qu'un même rite a chez d'autres peuples ou dans d'autres circonstances un sens interne différent.

LES PLAISIRS DU MALADE

Le médicament est l'ennemi juré de la maladie; ils sont dans les mêmes termes que chien et chat, et dans la lutte qu'ils se livrent au sein de notre économie, nous avons ordinairement à souffrir des dents de l'un et des griffes de l'autre. Le vulgaire se console alors des tranchées, par la pensée que le remède est à la recherche du mal; c'est que pour lui le remède est doué d'intelligence. Sans prétendre établir une classification exempte de tout reproche, je propose de diviser l'histoire des médicaments en trois âges; nous aurions d'abord *l'âge des tisanes, puis l'âge des immondices*, puis enfin l'*âge* contemporain ou des *sucreries*.

Les premiers malades de la création tentèrent de se guérir à l'aide des herbages que leur fournissaient avec profusion les champs, et, si nous ne savions que l'époque dans laquelle ils vécurent était l'âge d'or de la santé, nous serions portés à croire qu'ils retirèrent d'heureux résultats de cette médication, puisqu'ils se sont acquitté en conscience de leur mission, consistant à croître et à multiplier: nous sommes, en effet, le produit de ces multiplications. Du reste, nos vénérables précurseurs, en vrais enfants de la nature, se contentaient d'obéir à un instinct commun à tous les représentants du règne animal. Les chiens, par exemple, n'obvient-ils pas à la plupart des indispositions, non compris la rage, en utilisant leurs connaissances pharmacologiques? La diète et les sucs végétaux constituent tout leur traitement; leurs mâchoires font l'office de pilons et de mortiers; le laboratoire réside dans le tube digestif et le codex dans l'instinct; on n'a pas d'exemples d'erreurs commises par eux, relativement à la dose et au mode d'administration des végétaux qu'ils se prescrivent.

Peu à peu cependant, les hommes commencèrent à s'apercevoir que bien qu'accommodées aux fines herbes, les maladies se terminaient quelquefois d'une manière désastreuse, aussi, ceux qui étaient sans perspective d'héritages, comprirent-ils la nécessité d'inaugurer une thérapeutique plus énergique, afin de prolonger leurs jours. Ici commence la médication du second âge. Mais une plume honnête se révolte à l'idée de narrer tous les ingrédients « plus, mais non mieux sentant que rose », selon l'expressions de Rabelais, que de barbares médicastres firent avaler aux souffreteux du temps jadis; je craindrais de voir rougir mon encre, c'est pourquoi je ne relaterai que les détails offensant le moins la décence.

On administrait des ongles et des cheveux brûlés contre la goutte; de la râpure de dents d'hippopotame contre l'ondontolgie; de la graisse de pendu contre le rhumatisme; des poux contre la jaunisse; du *cérumen* contre la piqûre du scorpion; du poumon de bouquetin dans la pleurésie, des os de pendu, de crapaud, du sang de chrétien, de la poudre de taupe, de vipère, de crâne humain, de la terre de pipe déguisée sous le nom pompeux de bol d'Arménie. On se frictionnait avec de la fiente de vache; on faisait transpirer certains malades en les enfouissant dans un tas de fumier, etc.

En présence de pareilles énormités, n'hésitons pas à avouer franchement que, tout borné leur répertoire, les autres membres de la grande famille zoologique, étaient alors nos maîtres en matière médicale, car du moins ils partent du principe que le remède ne doit pas être pire que le mal; ils choisissent, avec discernement, des agents assez inoffensifs pour ne pas aggraver la maladie, dans le cas où ils ne la guérissent pas. Au XVIIe siècle, les médecins raffolaient du sirop de roses pâles et de la saignée; singulier contraste.

Actuellement nous voguons en plein dans l'âge des sucreries; les tisanes sont reléguées à l'arrière-plan et ne constituent plus que de modestes auxiliaires. Nos estomacs de la décadence ne sauraient tolérer des drogues nauséabondes et trop actives; nos instestins civilisés ont horreur des tranchées et ont excommunié tous ces purgatifs violents, qui furent les idoles d'une autre époque: la limonade au citrate de magnésie a obtenu le privilége exclusif de faire jouer leurs grandes eaux. Quelles douceurs l'on goûte à être malade aujourd'hui: avez-vous le sang pauvre, on vous l'enrichit à force de sirops ferrugineux et de vin Quinquina au Malaga; ce ne sont plus que les bergères qui absorbent de la limaille de fer, obtenue avec le secours d'une lime et d'un vieux fer de cheval, ou qui mettent infuser un cent de clous dans une bouteille de vin. Avez-vous le sang impur, on vous le dépure au moyen de biscuits, avez-vous des locataires incommodes, on leur signifie un congé en règle, sous forme de pastilles vermifuges; votre cœur est-il de nature tapageuse, une dragée minuscule de digitaline lui imposera silence, etc.

L'on peut se convaincre que la police de nos organes ne procède désormais que par des expédients aussi agréables que salutaires. Il est donc aisé de comprendre que la maladie est devenue, sinon une jouissance, du moins une occasion de jouissance, qui a bien quelquefois, il est vrai, son ombre au tableau, surtout lorsque la mort se met de la partie, car jusqu'ici aucun produit de la confiserie pharmaceutique n'est parvenu à adoucir son amertume.

Combien d'hommes dévorés par une soif ardente de longévité illimitée, s'écrient naïvement:

S'il était un pays où l'on vécut toujours,
J'irais avec plaisir y terminer mes jours!

Le fameux Anacréon eut l'avantage de compter 115 printemps, mais aussi il était d'une frugalité exemplaire, puisqu'il ne se nourrissait que de miel. Buffon prétend que les hommes antédiluviens n'atteignaient leur puberté qu'à l'âge de 130 ans, et que leur vie se prolongeait jusqu'à 910 ans; je vous laisse à juger quelle calamité pour ceux qui avaient à payer des rentes viagères et pour les condamnés aux travaux forcés à perpétuité!

L'extrême vieillesse entraînant la mort par suite de la pétrification, de l'ossification des parties essentielles de l'organisme, ce qui paralyse leurs fonctions, il est probable que vers la fin de leurs jours nos pères d'avant le déluge ressemblaient plus à des statues qu'à des êtres humains; tous leurs mouvements devaient être accompagnés de craquements multiples; ou je me trompe fort, ou c'était, dans toute l'acception du mot, une race de pêcheurs endurcis. D'après l'appréciation du savant M. Flourens, la vie aurait une durée normale d'un siècle, plus une cinquantaine d'années de tolérance exceptionnelle; si nous trépassons avant ce terme, ce n'est pas la nature qui est coupable, mais bien nous-mêmes.

Conclusion: pour vivre éternellement ou à peu près, il suffit de ne se nourrir que de miel, d'Hymète ou de Chamounix, à volonté, de ne jamais tomber malade et de s'efforcer à être réfractaire à la pétrification de nos organes; le tout est de contraindre la pratique à sanctionner la théorie.

(*Croisades et boutades médicales*).

Dr A. Barnaud.

Opéra. — Le succès de la saison d'opéra s'affirme à chaque représentation. C'est toujours salle comble. La troupe est excellente. Voici les spectacles de la semaine:

Dimanche, 21 avril, *Manon*. — Mardi, 23 avril, *La Tosca*. — Vendredi, 26 avril, *Thaïs*.

La Tosca, de Puccini, qui était encore inconnue à Lausanne, eut vendredi un très vif succès.

* * *

Kursaal. — M. Tapie nous donne, depuis ce soir, un spectacle vraiment attrayant et dont on ne saurait se refuser le plaisir: *Mariotte* et *Ne te promène donc pas toute nue!...* Interprétation excellente, par tous les artistes les plus aimés de la scène de Bel-Air.

Samedi prochain, 27 courant, reprise de *Favey, Grognuz et l'Assesseur*, avec les créateurs dans les rôles principaux. Décors nouveaux, ballets, musique de scène.

* * *

Lumen. — L'expédition suisse au Groënland aura son chroniqueur cinématographique. Le premier film est arrivé au Théâtre Lumen où l'on peut le voir tous les jours, en matinée et en soirée.

Cette première bande, prise à Copenhague, représente les participants sur le bateau *Hans Egede*.

Draps de Berne et milaines magnifiques. **Toilerie** et toute sorte de linges pour trousseaux. Adressez-vous à **Walther Gygaz**, fabricant à **Bleienbach**.

Rédaction: Julien Monnet et Victor Favrat

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO